

Laval théologique et philosophique



Jean-Pierre JOSSUA, *La passion de l'infini. Littérature et théologie. Nouvelles recherches*. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Théologies »), 2011, 519 p.

François Nault

Volume 68, numéro 3, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015271ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015271ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nault, F. (2012). Compte rendu de [Jean-Pierre JOSSUA, *La passion de l'infini. Littérature et théologie. Nouvelles recherches*. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Théologies »), 2011, 519 p.] *Laval théologique et philosophique*, 68(3), 722–723. <https://doi.org/10.7202/1015271ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for Érudit is located in the bottom left corner. It features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

En conclusion, cela ne veut pas dire que tous les désirs se valent. Existe toujours le besoin de discerner « le meilleur du pire ». Après tout, le désir d'enfant n'est pas une valeur *per se*. Mais cette absence de valeur n'est pas « une invitation à s'en passer » (p. 178). Cela dit, l'A. termine son travail en rappelant la nécessité de réintroduire, dans l'ordre politique, la subjectivité qui se constitue dans l'expression des désirs propres à chacun. Un monde sans désir d'enfant n'est sûrement pas souhaitable. J'ajouterais qu'un monde dans lequel on ne délibère plus sur ses désirs n'est pas plus désirable. Le scepticisme moral ne doit pas se poser comme frein à la réflexion. Le pire serait de s'en remettre à une rationalité instrumentale pour départager les différentes formes de solidarité : rationalité qui évacue justement la subjectivité humaine. Le risque est grand d'opérationnaliser cette solidarité au nom de la solidarité.

Ce livre est d'une très grande limpidité. Les concepts et les arguments sont avancés de manière claire et distincte. Cela lui procure une grande valeur pédagogique. Il réussit surtout à montrer que le désir d'enfant n'est pas quelque chose qui va de soi. Mais son grand mérite, dans le sillage de Sen, consiste à introduire et à articuler la sphère intime des individus dans la sphère publique, car il n'y a pas de désir d'enfant et de compréhension de soi en dehors du médium de l'espace public de la délibération.

Jacques QUINTIN
Université de Sherbrooke

Jean-Pierre JOSSUA, **La passion de l'infini. Littérature et théologie. Nouvelles recherches.** Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Théologies »), 2011, 519 p.

Dans *La passion de l'infini*, Jean-Pierre Jossua poursuit une entreprise de « théologie littéraire » qui a déjà donné beaucoup de fruits. Qu'il suffise de penser à l'ouvrage monumental *Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire* (publié en quatre volumes, de 1985 à 1998) ou encore aux bulletins critiques que l'auteur signe dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques* depuis plusieurs années.

La passion de l'infini est constitué de vingt-cinq études écrites depuis la parution du dernier volume de *Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire* : certaines de ces études sont inédites mais la plupart ont déjà été publiées dans des revues ou encore dans des ouvrages collectifs. Elles ont été regroupées en trois parties. La première partie contient les études portant sur le XIX^e siècle. Les auteurs abordés sont : Leopardi, Kierkegaard, Lacordaire, Baudelaire et Henri Bremond. La seconde partie du livre contient des « notes sur les formes littéraires ». Jossua y traite du « journal comme forme littéraire et comme itinéraire de vie », des formes romanesques dans leur « visée de transcendance » (à partir de Michel Tournier), de « réécritures littéraires de la Bible », du rôle des sermons dans quelques romans et enfin du rapport entre le langage mystique et le langage poétique. Dans la troisième partie du livre, la plus importante avec quinze chapitres, sont regroupées les études sur le XX^e siècle. Parmi les auteurs abordés, notons : Georges Bernanos, François Mauriac, René Char, Jean Grosjean, Henry Bauchau et Yves Bonnefoy.

Jean-Pierre Jossua a eu la bonne idée d'introduire son ouvrage par une courte mais éclairante présentation de son projet de « théologie littéraire ». Évoquant le contexte de « crise de la théologie » au point de départ de ce projet, il en présente les deux versants constitutifs d'une « théologie littéraire » : d'une part, la « poursuite de la recherche théologique par le moyen [...] d'une écriture littéraire de l'expérience et de la réflexion chrétiennes » (p. 8) ; d'autre part, « une fréquentation assidue de la littérature » (p. 9). Relatant les problèmes, les difficultés et les questions que soulève nécessairement le projet d'une « théologie littéraire », Jossua reconnaît que son approche a évolué

au cours des années : « [...] j'en suis venu, écrit-il, à rendre compte davantage de ma démarche en termes de présence juste, ajustée, dans les cultures contemporaines, par opposition à la perspective de pouvoir, de savoir, de surplomb [...] qui a été et reste assez largement celle des autorités et des milieux ecclésiastiques. Présence juste : accepter loyalement le pluralisme, participer à un débat ouvert et à une recherche commune » (p. 11).

La passion de l'infini témoigne avec éloquence de la pertinence de l'entreprise d'une « théologie littéraire », en même temps qu'il révèle la hauteur des exigences que cette théologie requiert : étendue de la culture, sensibilité littéraire, respect du lieu d'où l'autre parle, finesse théologique, précision des analyses, etc. À chaque page, le lecteur reconnaît la mise en œuvre de cette éthique de la « présence juste » que Jossua théorise en introduction. Il lui pardonne ainsi facilement les quelques répétitions et recoupements qui parsèment l'ouvrage, un problème difficile à écarter dans un recueil d'articles écrits dans des circonstances diverses, sur plusieurs années. On peut toutefois déplorer l'absence d'un index *nominum* et d'un index thématique, deux instruments qui auraient été très utiles. Mais cela n'entache en rien la valeur de ce bel ouvrage, qui constitue une autre pierre posée à une œuvre théologique profondément originale et très stimulante.

François NAULT
Université Laval, Québec

Lakshmi KAPANI, **Schopenhauer et la pensée indienne. Similitudes et différences**. Paris, Éditions Hermann (coll. « Hermann Philosophie »), 2011, 264 p.

Lakshmi Kapani, docteur ès lettres et sciences humaines (Paris IV-Sorbonne), est maintenant professeur émérite de philosophie indienne et comparée de l'Université de Paris X-Nanterre. Son nom est associé depuis une vingtaine d'années aux études concernant Schopenhauer (1788-1860), et en particulier aux discussions touchant la façon dont ce philosophe a pris appui sur les philosophies de l'Inde pour construire son propre discours. On lui doit les articles suivants : « Schopenhauer et son interprétation de "Tu es cela" », dans *L'Inde inspiratrice. Réception de l'Inde en France et en Allemagne (XIX^e-XX^e siècles)*, études réunies par Michel Hulin et Christine Maillard, Paris, Presses Universitaires de Strasbourg, 1996, p. 45-69 ; « Schopenhauer et l'Inde », *Journal Asiatique*, tome 290 (2002), n° 1, p. 163-292 ; « Schopenhauer et le Vedānta », dans *Sakyamuni et Schopenhauer. La lucidité du philosophe et l'éveil du Bouddha*, Grenoble, Éditions Prajñā, 2005, p. 86-103. Ce dernier livre poursuit le travail amorcé dans ces textes et présente une étude d'ensemble des rapports entre Schopenhauer et la pensée indienne. Pour y parvenir, il fallait posséder une double formation en philosophie indienne et en philosophie occidentale, et c'est justement ce qui transparaît à chaque page de cet ouvrage.

La quatrième de couverture résume admirablement le propos de ce livre :

La référence constante de Schopenhauer à la pensée brahmanique et bouddhique et sa place significative dans son œuvre sont loin d'être purement anecdotiques et décoratives. Pourtant, la plupart des études consacrées à Schopenhauer contournent les nombreuses allusions faites par le philosophe [...], ou se bornent à répéter le texte même du philosophe, sans prendre de distance critique, faute de connaître les textes en question dans leur version originale. [...] L'intégration des données indiennes dans sa propre philosophie, cette espèce de greffe qu'opère Schopenhauer, n'a pas toujours réussi. C'est pourquoi il y a lieu de s'interroger sur les causes de cet échec et de rectifier les erreurs d'interprétation qui perdurent.

Au fil des chapitres, M^{me} Kapani découvre et analyse seize points de rencontre entre la philosophie de Schopenhauer et les philosophies indiennes qu'elle présente en neuf chapitres portant sur